

## 12. ÉCHANGES ET COMMERCE

Le deuxième grand type de contacts que nous avons identifié est constitué par les échanges. Le titre du présent chapitre inclut toutefois également le terme de commerce, puisque ces deux phénomènes, qui ont été distingués dans le second chapitre, sont en fait étroitement liés, et même couramment mélangés dans la littérature archéologique.

Les réflexions présentées ici tenteront de caractériser ces deux phénomènes et de voir comment ils ont été appréhendés par les archéologues. Nous utiliserons donc des sources liées à la période laténienne, mais aussi extérieures à ce champ d'étude.

### 12.1. Les différentes interprétations

Lorsqu'ont été évoquées les définitions retenues dans cette étude pour les différentes formes de contacts (*chap. 2.1*), nous avons souligné les difficultés à retenir une position commune aux différents chercheurs ayant abordé ces thématiques. Parmi celles-ci, les termes d'échanges et de commerce semblent être les plus problématiques. Il s'agit ici de montrer les difficultés de l'emploi de ce vocabulaire à travers quelques exemples.

Tout d'abord, lorsque B. Stjernquist s'intéresse aux différentes formes de « transferts » (*Überführung*) de biens, elle en définit quatre types principaux, l'un d'entre eux étant constitué par les échanges (*Austausch*)<sup>28</sup>. Elle les définit alors simplement comme une transaction bilatérale (*Stjernquist 1985*, p. 64).

P. S. Wells (1995, p. 230) inclut une notion restrictive, puisque les échanges représentent pour lui une « transmission de biens avant tout dans un but social ou politique », et il y inclut notamment l'échange de cadeaux ou le paiement de tribut.

Pour S. Needham, l'échange (*exchange*) est à comprendre « au sens large de n'importe quel transfert de biens matériels ou de personnes entre des groupes humains ou des individus » (*Needham 1993*, p. 162).

Les différences concernent ici le contenu et les modalités de l'échange. On passe ainsi d'une définition très générale concernant un transfert de biens uniquement, à une interprétation impliquant une notion sociale ou politique (et non plus économique), voire à un transfert de biens ou de personnes. Ce dernier point est ici assez problématique, puisque nous avons précisément défini le déplacement de personnes comme des migrations, par opposition aux échanges en tant que déplacement de biens.

Pour ce qui est du commerce, les interprétations les plus variées existent, avec par exemple l'identification de ce phénomène à un échange à caractère monétaire, un échange à longue distance ou bien un échange par des marchands professionnels (voir *Salač 2004a*, p. 663). U. Köhler définit quant à lui le terme *Handel* comme un « échange de biens à l'intérieur d'un groupe ou entre des groupes différents » (*Köhler 1985*, p. 14), définition qui rejoint à peu près celle de P. S. Wells, pour qui le commerce (*trade*) est la « transmission pacifique de biens pour d'autres biens » (*Wells 1995*, p. 230).

B. Stjernquist précise que le sens véritable du commerce ne peut correspondre qu'à son deuxième type de transfert, les échanges (*Stjernquist 1985*, p. 64).

Ces exemples illustrent la relative proximité dans les définitions des échanges et du commerce. Ce problème a été soulevé par V. Salač, qui préconise d'utiliser les deux termes comme synonymes (*Salač 2004a*, p. 663 ; *Salač 2006a*, p. 33-34). L'auteur évoque d'ailleurs l'exemple étonnant d'un dictionnaire tchéco-allemand actuel d'économie et de finance, dans lequel le terme *Handel* dispose

<sup>28</sup> *Geschenke, Austausch, Verteilung et Besteuerung und Beraubung* : *Stjernquist 1985*, p. 64.

de 114 épithètes pour en décrire les variantes. Et pourtant on n'y retrouve aucun des termes usuels, pour les archéologues, tels que *Fern-*, *Etappen-* ou *Lokalhandel* (Salač 2004a, note 1).

Mais ces problèmes de définition ne concernent pas que les échanges et le commerce. En effet, pour décrire les mécanismes de ces deux phénomènes, P. S. Wells distingue le commerce, le troc (*barter trade*), l'échange de cadeaux, les butins, le mercenariat et l'exogamie (*exogamy as exchange* ; Wells 1995, p. 238-240). On retrouve ici en partie les autres possibilités évoquées par S. Sievers pour expliquer les transferts de biens, et qui sont distinguées du commerce à longue distance : les migrations, les butins, les dots et les cadeaux diplomatiques (Sievers 2006, p. 69). Certains de ces aspects, comme les butins ou le mercenariat sont selon notre définition assez problématiques, puisqu'ils ne constituent pas à proprement parler des échanges, dans le sens de transactions réciproques, tels que les a définis B. Stjernquist.

S. Needham a bien conscience de ce problème, puisqu'il préconise ensuite de parler simplement de « déplacement » de biens, afin d'éviter d'introduire une idée préconçue sur le type de relation en jeu (Needham 1993, p. 162). La même définition très globale est employée par C. Renfrew (1993, p. 6), qui évoque également le « mouvement » ou « déplacement » tel que développé par S. Needham.

En définitive, on peut constater que toutes les formes de contacts que nous avons définies dans le second chapitre (voir fig. 15) sont mêlées et interprétées différemment selon les auteurs.

Un autre aspect problématique est lié à la notion de longue distance incluse dans les échanges. Nous avons déjà précisé que ce terme est généralement compris comme illustrant des contacts dépassant les limites de la culture ou du groupe culturel étudiés (voir chap. 2.1.2). Mais selon le point de vue où l'on se place, cette définition ne correspond pas aux mêmes réalités. Pour certains auteurs, l'expression *Fernhandel* est utilisée en opposition à celle de *Außenhandel* (Nick 2006). Dans ce cas, le premier terme désigne le commerce celtique interne, tandis que le second est appliqué au commerce avec le monde méditerranéen.

Or, cette dénomination de « commerce à longue distance » est, à l'opposé, précisément employée par d'autres auteurs uniquement dans le cas de contacts avec le monde méditerranéen. Ainsi de l'article de F. Maier (1993), où le *Fernhandel* n'est appliqué qu'aux importations étrusques, grecques ou romaines, ou aux productions celtiques inspirées par les produits venant de ces régions. La seule mention d'« exportations celtiques » tient en une phrase, et concerne les dif-

férentes matières premières ayant circulé (or, fer, sapropélite, verre, sel, etc. ; Maier 1993, p. 207-208).

La même réflexion peut être faite pour l'ouvrage de B. Cunliffe (1993), où « le grand commerce » de la Gaule avec ses « voisins » n'est traité que dans le cadre des contacts avec le monde classique. Rien n'est dit sur les voisins d'outre-Rhin, si ce n'est pour les relations avec les peuples germaniques autour du changement d'ère. Par contre, l'auteur mentionne les « mouvements de population celtes », qui ont mis selon lui un terme à l'économie des produits de luxe caractérisant la période de La Tène ancienne (Cunliffe 1993, p. 221).

Les relations du monde celtique avec son voisin du sud sont vues dans cette perspective comme s'inscrivant dans une économie-monde, où les changements majeurs intervenus dans le domaine laténien seraient dus aux contacts de cette « périphérie » avec le « cœur » méditerranéen. Ce type de modèle a toutefois été remis plusieurs fois en cause (voir notamment Renfrew 1993, p. 7-8 ; Woolf 1993, p. 212), principalement en raison du poids trop important accordé aux relations externes dans l'évolution interne.

On fera également remarquer qu'une partie de ces problèmes de définition sont aussi certainement liés à des questions de traduction des termes entre les différentes langues. Nous avons généralement compris le mot « commerce » comme équivalent à *Handel*, *trade* ou *obchod*, et les échanges comme (*Aus*)*tausch*, *exchange* ou *směny*, mais il s'avère que les limites sont plus fluctuantes. Par exemple, lorsque B. Stjernquist évoque l'échange de cadeaux (*cf. infra*), elle parle de « *Geschenkhandel* » (Stjernquist 1985, p. 64). La traduction mot à mot, « commerce de cadeaux », est incompréhensible en français et ne peut pas être utilisée de la sorte. Mais on perçoit ainsi ces problèmes d'ordre linguistique, qu'avait déjà mis en avant F. Fischer<sup>29</sup>.

Enfin, une dernière distinction concerne la différenciation qui doit être établie entre échange économique et échange social. Ce second aspect a été mis en avant par plusieurs auteurs, qui ont insisté sur son importance, après une phase, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s., où l'échange économique a joué un rôle important dans la recherche (Olausson 1988, p. 15 ; Renfrew 1993 ; Woolf 1993). L'échange social peut prendre de multiples formes pour un même produit, comme l'a montré G. Woolf à partir des amphores romaines. Celles-ci sont en effet adoptées et surtout redistribuées différemment selon les régions, allant de l'accep-

<sup>29</sup> Voir Fischer 1985, note 1 pour des références complémentaires à ce sujet.

tation de masse au rejet, en passant par son utilisation dans certaines riches tombes, où elles reflètent alors la dimension sociale de l'échange (*Woolf 1993*, p. 217). Cet exemple montre que différentes formes de contacts peuvent être envisagées pour un même type d'objet.

Si l'on suit les réflexions de P. S. Wells, l'échange de cadeaux se manifeste, pour une période antérieure à celle que nous étudions, par le cratère de Vix par exemple. Selon lui, ce type d'objets est plus caractéristique de l'âge du Fer ancien, alors que pour les périodes plus tardives, presque tous les objets importés sont des productions d'ateliers romains (*Wells 1995*, p. 239). On voit que l'échange de cadeaux n'est ici interprété qu'en relation avec le monde méditerranéen, et il n'est pas fait mention de tels échanges internes à la culture laténienne. On peut au contraire y voir un phénomène qui a pu avoir une certaine portée, mais qui n'a certainement pas été suffisamment étudié, en raison de l'importance pour la période de La Tène finale du commerce, dans le sens de l'échange économique.

En définitive, échanges et commerce sont deux phénomènes étroitement liés et différemment interprétés par les auteurs. Ces phénomènes ont pourtant été distingués dans la classification établie dans le second chapitre, puisque nous avons considéré le commerce comme un échange monétarisé. Il est vrai toutefois que ce fait est difficilement identifiable archéologiquement au cas par cas, et qu'il ne concerne essentiellement que les II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C. C'est pourquoi, pour analyser ici le fonctionnement et l'interprétation des échanges et du commerce, nous accepterons de les considérer comme synonymes, afin d'écarter temporairement les problèmes de définition.

## 12.2. Comment appréhender les échanges ?

Globalement, échanges et commerce ont bénéficié d'études théoriques en nombre plus important que les migrations. Ces travaux théoriques se sont déroulés essentiellement dans le champ plus large de l'anthropologie. C'est cette discipline en effet, plutôt que l'archéologie, qui peut nous apporter le plus d'éléments sur les mécanismes des échanges (*Scarre 1993*, p. 1).

Nous n'entrerons toutefois pas dans ce débat, qui concerne plutôt les tentatives d'explication des changements culturels que les échanges eux-mêmes. La distinction entre écoles évolutionnistes et diffusionnistes, ou entre les modèles formalistes et substantivistes a déjà été présentée par différents auteurs (voir notamment *Brumfiel, Earle*

*1987b*, p. 1-4 ; *Earle 1982*, p. 2-3 ; *Stjernquist 1985*, p. 57-63 ; *Renfrew 1993*, p. 6-8).

On rappellera un point important, qui est le lien fort entre l'étude des échanges et l'étude de la production des artefacts. Cet aspect est perceptible dans le processus d'analyse des échanges établi par *T. Earle (1982, p. 3-4)*, repris par *Stjernquist 1985*, p. 66), que nous avons mentionné pour la méthode de sélection de nos marqueurs (*chap. 4.4*). Rappelons rapidement les trois étapes de ce processus : identifier l'origine des produits échangés ; décrire le comportement spatial de ces biens ; reconstituer l'organisation de l'échange.

Cette remarque, qui peut paraître très simple, nous permet de mettre en avant un problème dans l'étude des échanges, et des contacts en général : le peu d'intérêt pour le deuxième point, correspondant au comportement spatial, c'est-à-dire la répartition des biens. Nous avons en effet pu constater, lors de l'étude des marqueurs de contacts (*2<sup>e</sup> partie*), que de nombreux types d'objets n'avaient pas bénéficié de travaux en ce sens, et qu'il en résultait parfois une difficulté pour s'assurer de l'origine, et surtout de la diffusion de ces artefacts.

Si l'on observe la situation pour la période de La Tène, le commerce est généralement interprété comme un phénomène d'ampleur surtout à La Tène moyenne et finale. Ainsi, pour F. Fischer, on note à cette période deux nouveautés dans la structure culturelle, économique et aussi sociale, par rapport aux périodes précédentes : l'apparition des oppida et de la monnaie (*Fischer 1985*, p. 287, 289). On retrouve cette idée chez O. Buchsenschutz, pour qui « le développement de l'artisanat et surtout du commerce [va] de pair avec le développement d'agglomérations où, à côté de la base paysanne, les artisans et les commerçants étrangers au territoire sont rassemblés » (*Buchsenschutz 2007*, p. 143). Ainsi, les conditions du commerce interne à longue distance ont été posées dès le III<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> s. (*Sievers 2006*, p. 70), et les oppida représentent par la suite des centres contrôlant le commerce à longue distance, tout comme les échanges à une échelle plus régionale (*Sievers 2006*, p. 78).

Cette question de l'apparition des oppida et de la monnaie est centrale, mais elle doit être nuancée sur divers points.

Ainsi, il faut souligner que le rôle des oppida est récurrent dans la recherche, notamment depuis les travaux de J. Déchelette, qui parlait de « négoce » ou de « commerce international » entre les oppida, pour expliquer les similitudes entre Bibracte et Stradonice notamment (voir *chap. 3.1*). Aujourd'hui on a toutefois été amené à reculer la date de l'apparition de ce « commerce », puisque de nouveaux sites, les agglomérations artisana-

les ou centres de production et de distribution, apparaissent avant les oppida. Ils semblent avoir les mêmes fonctions, mais se distinguent par leur position topographique et surtout par l'absence de remparts (voir *chap. 1.3.1*).

Pour ce qui est de la monnaie, F. Fischer rappelait également que les premières d'entre elles ne sont certainement pas à comprendre au sens monétaire du terme, mais que ce n'est qu'avec l'apparition des numéraires en métaux « non précieux » (bronze frappé et potin) que l'on peut envisager une économie monétaire au vrai sens du terme (Fischer 1985, p. 290-291). On le comprend, le commerce est ici interprété au sens strict, c'est-à-dire celui d'échanges monétarisés, tel que nous l'avons défini.

Toutefois, S. Sievers se demande si les monnaies peuvent témoigner exclusivement d'un échange commercial (Sievers 2006, p. 73). Le problème est délicat, car le déplacement de monnaies peut également s'expliquer par des migrations, que ce soit pour une ou plusieurs monnaies. Ce fait ne peut être exclu pour aucun des nombreux dépôts monétaires connus. Un autre problème est la possibilité de réutilisation du matériau pour frapper des monnaies locales (Sievers 2006, p. 73), entraînant par conséquent une disparition, à nos yeux, de cette trace d'échanges ou de contacts.

En plus des deux facteurs évoqués, F. Fischer a également souligné le fait qu'un témoignage indirect du commerce celtique interne est constitué par le nivellement des ressemblances formelles du mobilier (Fischer 1985, p. 292). On rejoint ici les limites formulées en introduction, que nous avons nommées « uniformisation de la culture laténienne » (*chap. 2.2.3*). L'auteur estime que ce nivellement n'a pu être rendu possible que par le commerce.

F. Fischer a également mis en avant le fait que l'échange de biens ne peut être saisi archéologiquement que lorsqu'un objet franchit les frontières du groupe culturel ou stylistique auquel il appartient (Fischer 1985, p. 285). On notera que ce fait a également été évoqué pour les migrations (voir *chap. 11.3*), et on comprend donc que cet argument, certes indispensable, ne saurait être suffisant pour identifier des traces d'échanges. L'auteur l'a également constaté, puisqu'il explique plus loin que l'« origine étrangère » d'un produit, même si elle est attestée archéologiquement, n'est en aucun cas une preuve de commerce.

Pour ce qui est des sources antiques, on retiendra qu'elles ne nous apportent que peu de renseignements sur les échanges et le commerce des Celtes.

Pour la période du V<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> s., elles sont peu « fructueuses » pour la question des échanges et

de la circulation des biens (Frey 1985, p. 231). O. H. Frey a tenté de présenter les quelques passages où l'on pouvait supposer, indirectement, des échanges, comme chez Hérodote par exemple. Les données sont alors entachées d'erreurs de géographie et ne donnent pas d'informations sur les échanges, mis à part quelques mentions indirectes et anecdotiques, comme au sujet de la navigabilité du Rhône notamment (Frey 1985, p. 233 ; voir ici *chap. 13.3*).

Pour La Tène finale, l'étude des sources antiques a fait l'objet de deux contributions majeures, et ayant livré des interprétations opposées (Timpe 1985 ; Dobesch 2002). Pour D. Timpe, le commerce celtique n'existait quasiment pas, alors que G. Dobesch pense au contraire que les échanges à longue distance étaient bien réels chez les Celtes, et que ce sont eux qui en géraient le déroulement, et non des marchands romains (Salač 2004a, p. 664 ; Salač 2006a, p. 34-36).

### 12.3. Types de biens et contextes

Nous l'avons vu, le développement du commerce est mis en relation à des types de sites et de mobilier particuliers. Toutefois, d'autres éléments sont couramment évoqués dans la littérature pour illustrer ce phénomène.

S'agissant des types de biens échangés, on peut distinguer trois catégories récurrentes dans la littérature. La première regroupe les matières premières, qui constituent l'argument par excellence pour justifier de l'existence d'échanges, à longue distance notamment (par ex. *Stjernquist 1985*, p. 66). L'idée est qu'on cherche alors à acquérir des biens qui ne sont pas disponibles sur place. L'exemple peut-être le plus flagrant est celui du bronze. Cet alliage nécessite en effet de disposer de deux minerais, cuivre et étain, dont les gisements n'existent qu'en nombre limité (Salač 2002b, p. 24). D'autres exemples sont également évoqués, et P. S. Wells nous donne une longue liste de matériaux pour lesquels des indices de commerce sont perceptibles pour l'âge du Fer : le fer, l'étain, le cuivre, le graphite, le sel, le corail, la pierre, le lignite, le jais, la sapropélite, l'ambre, l'or, l'argent (Wells 1995, p. 230). Pour la Bohême, on peut mentionner l'importance de la sapropélite par exemple, qui est spécifiquement issue de gisements dans le centre du pays, mais dont la diffusion a été large, atteignant notamment le centre de l'Allemagne ou le bassin des Carpathes (Venclová 1998b, fig. 3 ; Venclová 2001). On peut également mentionner le graphite, dont le sud de l'Allemagne et de la Bohême ainsi que l'Autriche sont d'importantes régions produc-

trices (*Fischer 1985*, p. 294, 296 ; *Salač 2004a*, p. 674 ; *Sievers 2006*, p. 73). Il est toutefois délicat de savoir dans ces différents cas si c'est la matière première ou le produit fini qui a circulé.

Ceci nous amène à la deuxième grande catégorie de biens, qui sont précisément les produits finis. Là aussi, plusieurs exemples sont utilisés pour montrer l'existence d'échanges à longue distance. Une première catégorie est constituée par les parures en verre, dont nous avons vu la large répartition en Europe (*chap. 6.2*). Les ateliers de production étaient certainement peu nombreux, mais les réseaux d'échange ont permis que même des sites relativement modestes aient été atteints par cette diffusion (*Salač 2004a*, p. 674 ; *Salač 2006a*, p. 47). Les autres exemples cités sont variés, comme la céramique peinte (*Fischer 1985*, p. 292, 294) ou les meules (*Salač 2004a*, p. 671-673 ; *Salač 2006a*, p. 44-46 ; *Sievers 2006*, p. 73). Enfin, bien que n'étant pas un produit celtique, on peut encore mentionner le cas des amphores, qui attestent de la circulation du vin romain. Cet aspect a notamment été présenté par S. Sievers, à partir de l'exemple particulier de Manching. La question est de savoir si cet oppidum constitue le terminus de la commercialisation du vin, ou bien le terminus de son transport en amphores, qui serait ensuite relayé par des tonneaux (*Sievers 2006*, p. 70). Cette question est importante pour le cas de la Bohême et de la Moravie, puisque seuls trois tessons d'amphore y sont recensés (*Svobodová 1985*, p. 664). On peut donc se demander si ce faible nombre reflète la réalité des relations commerciales, ou s'il faut plutôt y voir la marque d'un cadeau diplomatique (*Sievers 2006*, p. 71).

Enfin, la troisième catégorie parfois évoquée est celles des produits invisibles (par ex. *Salač 2002b*, p. 26), étudiés en détail par N. Venclová (*2002b*), et que nous avons examinés dans le second chapitre. Ils regroupent, rappelons-le, non seulement les denrées périssables, mais également les « produits de l'esprit », sous la forme de transferts de connaissances ou d'idéologies par exemple.

En plus des types de biens échangés, on peut se demander quels sont les contextes qui semblent les plus propices afin d'identifier des traces d'échanges. Cette question est primordiale, puisque l'importance de la prise en compte des contextes dans l'étude des échanges a été soulevée par B. Stjernquist notamment (*Stjernquist 1985*, p. 65).

P. S. Wells a déterminé trois types de contextes permettant ces réflexions : l'habitat, le funéraire et les dépôts (*Wells 1995*, p. 236-238). L'habitat est certainement le type de contexte par excellence pour montrer l'existence d'échanges

puisqu'on peut notamment y supposer la tenue de marchés ou de foires. En effet, nous avons vu le rôle tenu par les oppida, qui sont interprétés comme des lieux de l'échange. Pour ce qui est des autres types d'habitat, V. Salač estime que chaque unité d'habitat a accès, directement ou indirectement, aux échanges à longue distance (*Salač 2004a*, p. 675 ; *Salač 2006a*, p. 48), ce qui, effectivement, est théoriquement possible.

Par contre, les découvertes en contexte funéraire sont plus délicates à interpréter. Concrètement, un objet exogène dans une tombe peut aussi bien refléter l'origine étrangère du défunt, que l'acquisition, de son vivant, d'un objet exotique par voie commerciale (voir le cas des amphores par exemple) ou dans le cadre d'une relation sociale. Ces réflexions peuvent toutefois s'appliquer également à l'habitat, mais globalement, les découvertes funéraires sont dans la littérature plus souvent mises en relation avec un déplacement d'individu.

Pour les dépôts, la question est liée au problème de savoir si l'on a affaire à un acte rituel, ou à une cache de marchand. Dans le cas de l'hypothèse rituelle, on peut toujours se demander par quel moyen les objets contenus ont été transférés à longue distance. L'hypothèse migratoire est alors possible, tout comme celui de dons diplomatiques. Le commerce ne semble pas intervenir dans ce cas. L'hypothèse de caches de marchands semble moins facilement acceptée aujourd'hui, même si on a déjà suggéré que les trésors contenant exclusivement des objets du même type ou du même matériau sont des dépôts de marchands itinérants (voir *Olausson 1988*, p. 20).

#### 12.4. L'organisation des échanges

Comme le précise B. Stjernquist, les échanges à longue distance nécessitent une organisation préalable (*Stjernquist 1985*, p. 71). On peut donc se demander comment pouvait être organisé, géré ou contrôlé ce type d'échanges par différentes personnes.

Cette question a été abordée par V. Salač, qui emploie l'expression de « *Leben auf Wegen* » pour décrire l'organisation concrète du déplacement des individus impliqués dans les échanges à longue distance (*Salač 2002a*, p. 349). Il est toutefois très difficile d'apporter des réponses précises à ces questions, puisque les seules sources archéologiques ne permettent pas d'accéder à ce niveau d'informations. Les textes antiques, nous l'avons vu, ne nous apportent que peu de renseignements. Tout au plus sait-on qu'il existait chez les Celtes des péages et autres taxes similaires, comme chez les Éduens par exemple (*Dobesch 2002*, p. 15).

Les travaux de V. Salač ont toutefois permis de réfléchir à la question des sites-relais qui devaient nécessairement exister pour permettre le transfert de marchandises et les haltes des marchands. L'auteur fait ainsi le lien entre les « places centrales », les axes de passage et les échanges. Selon l'analyse de l'auteur, la permanence de certains sites, occupés au moins depuis le Néolithique jusqu'à nos jours (telles les villes actuelles de Prague, Linz, Passau, etc.) montre l'importance des voies de communication dans leur genèse et leur maintien. Ce sont donc ces voies qui auraient mené à l'apparition des places centrales (*Salač 2002b*, p. 36-39 ; *Salač 2004b*, p. 295-297 ; *Salač 2004a*, p. 666 ; *Salač 2006a*, p. 39). Un autre point important est que l'auteur définit un rôle actif et un rôle passif à ces places centrales. Le premier caractérise la participation effective et désirée aux échanges, tandis que le second regroupe toutes les manifestations non souhaitées liées à ces sites. L'hypothèse est que, en tant que nœud de communication, les places centrales attirent indubitablement des personnes, parfois hostiles et armées, qui trouvent en ces lieux informations et possibilités de butins. C'est ainsi que les places centrales, lieu par excellence des échanges, sont mises en relation avec les migrations (*Salač 2002b*, p. 38-39 ; *Salač 2004b*, p. 297).

Un autre point fréquemment discuté est celui de l'existence ou non de marchands celtiques. L'archéologie est bien en peine de démontrer leur existence, et il faut alors se tourner à nouveau vers les sources antiques. Malheureusement, là encore, les informations sont exclusivement orientées vers l'organisation du commerce romain. Pour les marchands celtiques, il ne semble y avoir aucune indication claire. Les sources anciennes ne parlent pas d'une classe sociale « marchande » en Gaule, et les seules références aux marchands semblent toujours parler de personnes d'origine méditerranéenne (*Collis 1984*, p. 137). D. Timpe a constaté qu'à côté des cavaliers, des druides, des bardes, des devins, le marchand n'a pas sa place dans la description antique de la société celtique (*Timpe 1985*, p. 283). Pourtant, G. Dobesch estime que certains passages de César sont équivoques, et qu'on peut supposer que le commerce était aux mains de marchands celtiques (*Dobesch 2002*, p. 10). Cette interprétation a donc été reprise par les archéologues (*Salač 2004a*, p. 675 ; *Salač 2006b*, p. 239 ; *Sievers 2006*, p. 74), et l'on souligne alors la nécessité pour ces marchands d'avoir des contacts avec les élites locales, de manière à s'assurer que le voyage se passe sans encombres (*Salač 2004a*, p. 673 ; *Salač 2006a*, p. 46-47).

Enfin, on peut se demander de quelle manière étaient contrôlés les échanges à longue distance. Pour ce qui est de la question des lieux de l'échange, nous avons vu le rôle supposé des oppida. La question est de savoir si les élites présentes en ces lieux contrôlaient les échanges pour leur propre compte, ou si elles agissaient en tant que représentant de l'autorité publique. G. Dobesch rappelle que les sources ne montrent pas de lien spécifique entre les élites et le commerce (*Dobesch 2002*, p. 18).

On peut également évoquer un aspect développé par U. Köhler, qui fait remarquer que les marchés au Moyen-Âge étaient contrôlés non pas par les princes, mais par les villes (*Köhler 1985*, p. 27). On peut raisonnablement se demander si cet exemple peut être appliqué à la période laténienne. L'importance donnée aux oppida pourrait refléter ce type de contrôle, et l'on n'est pas obligé de faire intervenir des aristocrates et leur clientèle. S. Sievers mentionne le cas de l'Éduen Dumnorix, qu'elle voit comme le prototype du membre de l'élite contrôlant le commerce (*Sievers 2006*, p. 75). Mais même si c'est la ville, en tant que communautés d'individus et sous la forme d'un pouvoir politique, qui contrôle les échanges, cela concerne également les élites. La nuance reviendrait ici à savoir si les bénéficiaires de l'échange profitent à la ville ou à l'aristocrate en charge de sa gestion. Nos sources sont toutefois trop imprécises pour répondre à ce type de questions.

## 12.5. Échanges et commerce aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s.

Nous avons vu jusqu'à présent qu'échanges et commerce étaient surtout liés à la période de La Tène moyenne et finale, en particulier dans la littérature. Pour les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s., les données sont moins abondantes, mais quelques auteurs se sont tout de même penchés sur ces phénomènes, dans des travaux qui restent toutefois assez généraux.

On peut par exemple se référer à l'article de O.-H. Frey portant sur le commerce et la circulation (de biens) à cette période (*Frey 1985*).

À côté des échanges au sens strict, l'auteur a également identifié les hypothèses qui ont été mises en avant par les archéologues pour expliquer le déplacement de biens à cette période : cadeaux honorifiques (*Ehrengeschenke*, que l'on peut mettre en parallèle aux dons diplomatiques), tribut et butin, mercenariat, mobilité d'artisans, exogamie (que l'auteur nomme *Xenogamie*), et migrations, sous la forme de larges mouvements de population (*Frey 1985*, p. 234-235).

L'auteur mentionne également le commerce des matières premières, qui concerne alors le fer, l'or, le sel, le graphite, les « matériaux noirs » (jais

et sapropélite) pour les produits « internes », le corail et l'ambre pour les produits « étrangers » (Frey 1985, p. 243-247). Pour le sel par exemple, on suppose un commerce à partir de sites comme Bad Nauheim (Hesse) ou le Dürrnberg (rég. de Salzbourg), déjà en activité à La Tène ancienne. Le Dürrnberg est d'ailleurs qualifié de « centre industriel » par O.-H. Frey (*Industriezentrum* : Frey 1985, p. 245).

Pour O.-H. Frey, le commerce concerne toutefois aussi les produits finis, et l'auteur place la céramique en première position, même s'il mentionne également les armes et la parure (Frey 1985, p. 248-249). Le reste de son exposé est consacré au commerce avec le monde méditerranéen (Frey 1985, p. 249-257), et sort donc de notre propos.

L'article de P. S. Wells, qui a proposé une évolution dans l'organisation des échanges, est intéressant pour la question du IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. On constate en effet que l'auteur mentionne les échanges pour la période entre 600 et 450 av. J.-C., puis entre 200 av. J.-C. et la conquête romaine (Wells 1995, p. 240). Par contre, on peut remarquer qu'il n'est fait aucune mention de la période intermédiaire à ce propos.

Pour B. Cunliffe, la période de troubles liée aux migrations celtiques (cf. *supra*) a engendré, du milieu du V<sup>e</sup> s. jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> s., « des conditions instables [qui] empêchèrent l'apparition de systèmes d'échange bien établis (c'est-à-dire clairement identifiables par l'archéologie) » (Cunliffe 1993, p. 221). Ce n'est qu'à la période suivante – c'est-à-dire à La Tène finale – qu'apparaît « l'étalage de biens de luxe acquis par l'intermédiaire du commerce et consommés de façon ostentatoire » (Cunliffe 2001, p. 294-295). Concomitamment se développent alors, selon l'auteur, les « états urbanisés » fonctionnant sur un système d'échanges monétaires.

Enfin, on peut encore citer les travaux de V. Kruta. Dans le cas des parures d'origine « danubienne » du Languedoc que nous avons déjà évoquées dans le cadre des hypothèses migratoires du III<sup>e</sup> s. (voir *chap. 11.1.1*), l'auteur estime que « rien ne permet d'envisager à cette époque la possibilité d'un commerce à longue distance de parures en bronze, car ce type d'objet semble alors étroitement lié aux coutumes vestimentaires de groupes humains qui affirmaient ainsi leur différence » (Kruta 2000, p. 304). Pour les parures du IV<sup>e</sup> s., l'auteur parle du « manque d'intérêt pour la commercialisation à longue distance des objets d'usage courant », qu'il explique par la production locale de biens destinés à des groupes ethniques particuliers (Kruta 1991, p. 211).

En bref, deux informations doivent être rete-

nues ici. La première est le désaccord entre certains auteurs sur la réalité de l'existence d'un commerce à longue distance pour les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. Lorsque cette hypothèse est réfutée, c'est en raison de la présence des théories migrationnistes, qui sont alors l'explication privilégiée pour expliquer le déplacement de biens.

Le second point est que, si l'on adhère aux résultats proposés par O.-H. Frey, qui ne remet pas en cause ce commerce, on doit alors constater que les manifestations de ces échanges sont sensiblement les mêmes que pour La Tène moyenne et finale. Les produits évoqués sont similaires, et les questionnements sur les différentes formes probables de contacts également.

## 12.6. Conclusions

Bien que nous disposions pour les échanges et le commerce d'une base théorique et épistémologique beaucoup plus large que pour les migrations (voir *chap. 11.3*), on doit également invoquer les mêmes mises en garde méthodologiques concernant l'interprétation, qui doit être menée d'une manière plus structurée (« in a more carefully structured way », Renfrew 1993, p. 15). Les différences notables de certaines définitions sont en ce sens problématiques, puisqu'elles peuvent être la cause de confusions, lorsque l'on souhaite étudier un phénomène en particulier, et que les auteurs n'en précisent pas le contenu ou le sens précis.

Mais en dehors de ces problèmes de définition, il reste que l'étude des échanges et du commerce est par certains aspects assez délicate. Les sources antiques sont à ce sujet relativement pauvres, et les données archéologiques nous permettent uniquement de documenter le déplacement de biens sur de grandes distances, et parfois dans de grandes quantités. Par contre, en l'absence d'informations sur les mécanismes et l'organisation concrète de ces phénomènes, il est vrai qu'on peut se demander comment nous serions en mesure de comprendre les échanges et le commerce laténien (voir *Salač 2008b*).

C'est ainsi que les discussions à propos de l'identité des marchands restent toujours dans le domaine de la supposition. On peut ainsi avancer, comme l'a déjà proposé V. Salač (2004a, p. 667), qu'il semble difficile d'imaginer que le commerce interne à la civilisation de La Tène ait été aux mains de marchands étrangers. Nous n'avons toutefois aucun élément concret pour le prouver.

Une autre difficulté est liée au type de sites où les échanges sont le mieux perceptibles, en l'occurrence l'habitat. Le problème majeur dans ce

cas est que nos connaissances sont certainement encore incomplètes pour les périodes hautes. Nous avons vu que l'apparition du commerce a d'abord été mise en lien avec les oppida, puis avec les agglomérations d'artisans, plus précoces. Il en résulte que nos schémas évoluent, et il est possible que les recherches futures mettront en évidence de nouvelles formes plus précoces de regroupement d'habitat, aujourd'hui inconnues, mais qui permettront d'envisager un développement plus ancien de la sphère économique.

Enfin, le problème du commerce, dans le sens d'une diffusion de masse, est qu'à partir de son apparition, il submerge les autres formes de contacts. Si des échanges à caractère social ont eu lieu (cadeaux, dots,...), ils ne représenteraient alors que quelques cas ponctuels, et ils ne seraient pas ou peu visibles parmi les quantités d'autres éléments transférés par le commerce. On peut également supposer que le cadeau diplomatique ait été la première forme de contacts, qui amènerait ensuite au commerce. C'est l'hypothèse proposée par exemple à propos des meules par S. Sievers (*Sievers 2006*, p. 73).

En définitive, nous concluons ces réflexions sur les échanges et le commerce en reprenant les conclusions de V. Salač (*Salač 2004a*, p. 676 ; *Salač 2006a*, p. 51), qui semblent les plus appropriées : l'existence d'un commerce ou d'échanges laténiens à longue distance ne peut être remis en cause, mais il faut admettre que nous n'en comprendrons certainement jamais les mécanismes et le fonctionnement concrets.